

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

Le rempart des bourgeois

C'est ça qui eût été bougrement chouette si, lundi dernier, des flottes de bons bougres avaient pu s'amener à l'Aquarium, histoire d'assister à la charlatanesque représentation de ce jour là.

Ça valait l'os!

M'est avis qu'ils en seraient sortis avec une formidable envie de dégobiller tripes et boyaux, guéris à tout jamais de la Politicaille et désillusionnés en plein sur le sort que nous réservent les socialos à la manque.

Le clou du spectacle était un palas de Guesde au sujet de la cochonne de loi sur le travail des femmes et des gosses. Cette loi, pondue en 92, n'a encore engendré que déceptions et misères; elle est tellement de guingois et idiote que les bouffe-galette l'ont remise en chantier.

Espèrent-ils la rafistoler au point de la rendre profitable aux prolos?

Ça, ils s'en fichent!

Ce qu'ils guignent, en s'attachant à ce retapage, c'est un brin de popularité: avoir l'air de s'occuper du sort des femmes et des enfants, c'est la meilleure poudre à jeter aux yeux du populo.

Guesde a ronchonné ferme sur la faillite de cette loi. Dam, il la trouve mauvaise! Il avait fait fonds sur elle et la considérait comme la première d'une série de lois sociales qu'il veut nous faire avaler, en guise de hors d'œuvre collectiviste.

Par exemple, la logique... et Guesde, - ça fait deux!

L'animal a constaté que la loi en question est inapplicable et inappliquée. Il en a donné un tombereau de preuves:

Il a démontré que les patrons se fichent de la loi et, grâce à la puissance de leurs picaillons, s'asseyent dessus;

Il a montré la gouvernance occupée, depuis quatre ans, non à faire respecter la loi, mais à manœuvrer des pieds et des pattes pour aider les exploités à la violer tant et plus;

Il a expliqué que la loi n'a eu du bon que pour les copains des grosses légumes bombardées inspecteurs du travail; depuis lors, les birbes se la coulent douce, se bornant à inspecter les salles à manger patronales: c'est là que, en fumant de bons cigares et sirotant des chartreuses, ils écrivent leurs rapports sous l'œil des capitalos.

D'ailleurs, Guesde l'a archi-prouvé: les inspecteurs seraient-ils les mieux intentionnés du monde, y mettraient-ils toute l'ardeur humanitaire dont un bon bougre peut être farci, - ils n'arriveraient à rien!

Quelques-uns, - d'exceptionnels phénix, - ont pris leur métier à cœur: ils ont inspecté consciencieusement et expédié des rapports véridiques... Peine inutile! Leurs rapports ont été fichus dans un coin, et les patrons ont continué sans le plus léger anicroche leur exploitation effrénée.

Or, il n'y a pas à table sur la prochaine inspection et le prochain rapport pour remédier au mal: la tournée d'un inspecteur dure environ trois ans, - ce n'est donc que tous les trente six mois que le type aura occasion de revisiter les mêmes bagnes.

Y a pas mèche d'imaginer plus colossale fumisterie qu'une pareille inspection! Les singes ont le temps de voir venir et de faire trimer leurs esclaves il leur fantaisie.

La conclusion qui découle, comme de l'eau déroché, d'un tel exposé, est que, capitalos et gouvernants étant amis connue cochons, y a pas a espérer améliorer le sort des pauvres bougres en fabriquant des lois à gogo.

Cette conclusion est trop naturelle pour que Guesde l'ait adopté: il a terminé en réclamant une nouvelle loi dont l'application sera confiée aux mêmes grosses légumes, l'inspection aux mêmes inspecteurs, le respect aux mêmes patrons.

Il faudrait être aussi moule que trente six huîtres pour s'imaginer que le résultat sera différent: même moulin donnera même mouture!

La conclusion de Guesde serait le comble du maboulisme, si elle n'était celui de la roublardise. En effet, le Mahomet de Roubaix n'a qu'un dada: faire dériver le populo des eaux révolutionnaires dans les marais fangeux de la Politicaille.

Voilà la signification exacte de son jaspinage!

Il sait très bien que toutes les lois qu'on pourra aligner sous le prétexte de rogner les griffes aux patrons se retourneront contre les ouvriers; de toutes celles qu'on pourra pondre dans l'avenir, il en sera comme de celle de 92 sur le travail des femmes et des gosses: cette garce de loi n'a fait du mal qu'au pauvre monde!

Guesde le sait,... mais il s'en fout! Il poursuit son chemin tortueux, sa besogne malpropre, qui est d'énerver le populo afin de le rendre incapable de révolte.

Y a belle lurette que j'ai seriné ça! Que de fois n'ai-je pas rengainé que les socialos à la manque sont le dernier rempart de la société bourgeoise.

Aujourd'hui, y a pas à nier! Je ne suis plus seul à le dire, il m'est venu un sacré renfort: Guesde vient de me donner raison en déclarant lui-même, à l'égrugeoir de l'Aquarium que les collectos sont le bouclier des capitalos.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, ni d'équivoque possible, je colle ci-dessous, absolument nature, le dégueulage de Basile-Guesde; les bons fieux qui n'en pourraient croire leurs yeux n'ont qu'à s'appuyer le *Journal officiel* de mardi; ils y trouveront la postiche de Guesde en son entier et le becquet ci-dessous à la page 934 :

«Prenez garde! le jour où le socialisme viendrait à disparaître, s'il pouvait disparaître, vous seriez alors livrés sans défense aucune à toutes les repréailles individuelles, à toutes les vengeances privées. Et c'est nous qui, en montrant aux travailleurs un affranchissement collectif, sortant et ne pouvant sortir que d'une action politique commune, en établissant qu'il n'y a que des catégories sociales dont les individus ne sauraient être responsables, c'est nous qui constituons en réalité le plus grande société d'assurances sur la vie pour les féodaux de l'industrie.

M. Jules Goujon: Vous êtes l'État-tampon!

M. Jules Guesde: Tant pis pour vous si vous ne le comprenez pas! tant pis pour vous surtout si la propagande et l'organisation socialiste venaient à subir une éclipse momentanée! Vous vous trouveriez en face de désespoirs et de haines accumulées dont rien ne pourrait empêcher l'explosion...».

Ainsi, voilà qui est franc! Ce n'est pas bibi qui prête gratuitement à Guesde des opinions dégueulasses: c'est lui-même qui nous déclare que, lui et ses copains sont les meilleurs protecteurs des grands richards.

Dans les courses de taureaux, y a des sales types qui jouent un rôle semblable: quand la bête furibonde, affolée de douleur, ruisselante de sang, va bondir sur son bourreau, les sales types secouent devant ses yeux une loque rouge. Du coup, le taureau délaisse l'ennemi vrai pour ce chiffon trompeur: il l'agrippe, le piétine, le déchire... et, quand, enfin, il reconnaît son erreur, épuisé par sa vaine colère, il n'a plus de force pour tenir tête a son assassin! Il s'affale exténué et, - sans danger, - le tueur le saigne.

Et maintenant, les nigaudins qui se laisseraient empaumer par les hâbleries des ambitieux collectos, n'auront pas l'excuse de l'ignorance: ils pourront se vanter d'avoir les quinquets farcis de bouse de vache!

Y a pas à tortiller: il devient de plus en plus visible pour un chacun que la garce de société actuelle est divisée en deux camps bien tranchés, - les Autoritaires et les Libertaires:

Les Autoritaires veulent conserver ce qui existe et tenir le populo dans leurs griffes. Ils se varient bougrement de couleur des uns aux autres; des lois même ils se chamaillent, - mais, en fin de compte, ils se rapapillotent sur notre dos.

Les uns, les réacs pur sang, trouvant qu'il y ne suffit pas de conserver ce qui est, en pincant pour aller à reculons: si on les écoutait on reviendrait d'abord à l'ancien régime... Puis, de reculade en reculade, ces chameaux nous ramèneraient à la sauvagerie, au temps où les hommes se bouffaient entre eux à la croque-au-sel et, en fait de légumes, broutaient de l'herbe.

Après cette racaille, viennent les opportunards et les radigaleux: ceux-là aiment ce qui existe; ils ne veulent rien changer à la mécanique sociale, tout au plus sont-ils d'avis que, de temps à autre, on répare les chiottes et qu'on nettoie les cuvettes où les bouffe- galette, les richards et les patrons foirent et dégueulent.

A la queue de tous, fermant le cortège des Autoritaires, protégeant les grands féodaux de l'industrie, s'amènent les socialos a la manque: ils prétendent rafistoler la baraque sociale, la rendre habitable au populo. Ça, c'est le chiquet pour amadouer les pauvres bougres! En réalité, s'ils étaient les maîtres, ils se borneraient à changer les étiquettes, à recrépir la façade, et autres fumisteries du même blot. Avec eux, au lieu d'être exploités par un patron on le serait par l'État; les contre-coups deviendraient les larbins de la gouvernance; au lieu de toucher notre paye en pièces de cent sous, on nous la cracherait en billets de banques, baptisés *«bons de travail»*.

En face de cette engeance vermineuse, se posent les Libertaires:

Les Libertaires sont des bons bougres ennemis des politicards, des singes, des raticrons, et des marchands d'injustice, - au total de toute la séquelle qui dévore le populo.

Les Libertaires ne désirent imposer leurs idées à personne, pas plus qu'ils ne tiennent à gouverner ou exploiter leurs voisins. Conséquemment, ils ne veulent rien savoir pour subir les idées des autres, se laisser gouverner ni exploiter.

Or, par le temps qui court, il s'en faut diantrement qu'ils puissent user de leur liberté à leur guise, car les bandits de la haute les tiennent sous leur coupe.

S'ils ne secouent pas le joug, ce n'est pas l'envie qui leur manque!

Ils voudraient être assez forts pour pouvoir dire à toute la chameaucratie autoritaire: *«Désormais, personne ne dominera, personne n'exploitera son voisin! Rentrez dans le rang et faites comme les frères et amis: bouffez à votre faim et turbinez en douce, ... mais n'espérez plus vivre à nos crochets. Faites en votre deuil; le règne des marlous est fini!»*.

Émile POUGET.
Le Père Peinard.
